



**HAL**  
open science

## La ville productrice de mal-être

Laurie Galli-Ragueneau

► **To cite this version:**

Laurie Galli-Ragueneau. La ville productrice de mal-être: Cendres et rouge de Pyun Hye-young. Impressions d'Extrême-Orient, 2023, La ville dans les littératures d'Asie, 15, pp.2713. 10.4000/ideo.2796 . hal-04443745

**HAL Id: hal-04443745**

**<https://cnrs.hal.science/hal-04443745>**

Submitted on 11 Jun 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

## La ville productrice de mal-être

Cendres et rouge de Pyun Hye-young

Laurie Galli-Ragueneau

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ideo/2796>

DOI : [10.4000/ideo.2796](https://doi.org/10.4000/ideo.2796)

ISSN : 2107-027X

### Éditeur

Université Aix-Marseille (AMU)

Ce document vous est fourni par Aix-Marseille Université (AMU)



### Référence électronique

Laurie Galli-Ragueneau, « La ville productrice de mal-être », *Impressions d'Extrême-Orient* [En ligne], 15 | 2023, mis en ligne le 31 décembre 2022, consulté le 11 juin 2024. URL : <http://journals.openedition.org/ideo/2796> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ideo.2796>

---

Ce document a été généré automatiquement le 13 juillet 2023.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

---

# La ville productrice de mal-être

Cendres et rouge de Pyun Hye-young

Laurie Galli-Ragueneau

---

- 1 « C'est la ville tentaculaire, la pieuvre ardente et l'ossuaire et la carcasse solennelle. »<sup>1</sup> : dans son poème « La ville », Émile Verhaeren peignait le portrait de cette ville-monstre, cet espace chaotique et déshumanisant qui engendre panique et violence chez des citoyens qui se meuvent « les mains folles, les pas fiévreux, la haine aux yeux ».
- 2 L'environnement, en tant qu'espace et construit social, intervient régulièrement dans les processus sociaux et dans le développement du soi<sup>2</sup>. Le marquage d'un espace définit, entre autres, à la fois la délimitation d'un espace personnel (qui favorise le sentiment d'intimité ou de sécurité) ; et implique des règles tacites (pas n'importe qui ne peut franchir une frontière de n'importe quelle manière ou n'importe quand). À l'image de la ville-pieuvre de Verhaeren qui évoque le caractère terrifiant de la ville industrielle, il est peu surprenant que l'espace urbain et les mécanismes liés à son développement soient devenus une thématique intéressante dans l'étude psychologique du stress et du mal-être. À titre d'exemple, en 1869, le neurologue George Beard « découvre » la neurasthénie – maladie qu'il décrit comme un état d'épuisement du système nerveux lié à l'industrialisation de l'Amérique<sup>3</sup>.
- 3 Nous nous proposons d'explorer dans cet article la manière dont l'espace urbain dans la littérature influence les comportements des personnages à travers la relation entre la ville et l'individu dans le roman *Cendres et rouge* de Pyun Hye-young – une relation révélatrice de la descente mentale dans les abysses de la solitude et de la folie du protagoniste.

## La ville dans l'œuvre de Pyun Hye-young

- 4 La littérature sud-coréenne contemporaine est remplie de tableaux d'horreur et de tristesse : solitude, folie, meurtre, suicide, séparation sont devenus des thématiques récurrentes de la scène littéraire d'aujourd'hui. L'espace urbain prend tout

particulièrement des airs de dystopie : dans une société axée sur la réussite sociale et la surproduction, la ville devient productrice de stress, de reproches à soi et de mal-être.

- 5 Pyun Hye-young 편혜영 décide de faire de la ville oppressante un antagoniste récurrent de son œuvre. Née à Séoul en 1972 et diplômée d'une maîtrise en littérature coréenne, elle fait ses débuts d'écrivaine en 2000 en remportant le prix du journal *Seoul Sinmun* 서울신문. Dans ses écrits, elle use régulièrement d'espaces clos pour confronter ses personnages à leur solitude et leur impuissance : un homme en incapacité physique de fuir sa maison dans *Le Jardin*<sup>4</sup>, un autre confiné à la routine maison-travail qui le dépouille de toute identité personnelle dans la nouvelle *La sagesse du lapin*<sup>5</sup>, des habitants cloîtrés chez eux dans une ville épidémique en décomposition dans *Aoi Garden*<sup>6</sup>... La ville de Pyun Hye-young est sale et impersonnelle, permettant une remise en question identitaire de ses personnages. Nous prendrons ici pour exemple *Cendres et rouge*<sup>7</sup>, son premier roman, comme apogée de la perte et de la dualité.
- 6 *Cendres et rouge* suit le personnage de T-K, homme d'âge moyen, divorcé, et exterminateur de rats. Il vient d'être muté à l'étranger sur décision de son supérieur dans la ville Y, capitale du pays C. Mais c'est le début d'une descente aux enfers : le pays est ravagé par une épidémie, T-K est mis en quarantaine dès son arrivée, et sera par la suite accusé du meurtre de son ex-femme. Incapable de se souvenir de ce qu'il s'est passé la veille de son départ mais convaincu par sa propre innocence, il fuit par la fenêtre de son logement et chute dans un tas d'ordures – c'est le début d'une errance en quête de vérité et d'identité. La relation que T-K entretient avec la ville évolue au long de l'histoire entre rejet et acceptation, dans un cycle qui se répète et emmure le protagoniste dans sa solitude.

## Une ville d'errance

- 7 Le lecteur découvre la ville Y en même temps que T-K : les ordures jonchent chaque rue, s'accumulent en des montagnes d'immondices en décomposition ; là où ce n'est pas la puanteur de mort qui règne, c'est l'odeur du désinfectant qui dérange. Il s'agit d'une ville de destruction et de décomposition.
 

« Toutes les rues, jusque dans leurs moindres recoins, sont jonchées d'ordures. Une pestilence se dégage du sol noirci par le jus qui s'écoule des immondices et remonte des profondeurs de la terre dans laquelle on a enfoui des détritrus. » (pp. 15-16)
- 8 La situation rappelle à T-K celle d'une autre ville qui a connu un sort similaire :
 

« Les ordures s'étaient amoncelées dans la ville, au milieu des ruines antiques qui en faisaient la réputation. Des émanations toxiques s'étaient répandues dans les rues, provoquant des maladies et endommageant les vestiges historiques. Les habitants avaient manifesté. Le gouvernement avait répondu par la force. (...) Ça s'était terminé dans un bain de sang. » (p. 16)
- 9 Ces ordures qui s'accumulent sont une manière de réduire l'espace et de limiter l'expression de soi de l'individu par un processus d'« entassement » -- un « sentiment de stress provoqué par des facteurs psychologiques spatiaux et sociaux »<sup>8</sup>, c'est-à-dire notre manière de percevoir et vivre la densité (la concentration de personnes en un espace donné, ou ici d'ordures). Par cet entassement, peut se développer chez l'individu un sentiment de perte de liberté (ne pas pouvoir agir comme on le désire) ou de perte d'intimité (nos limites/frontières personnelles s'effondrent). En conséquence, il influe également sur les relations sociales : en réponse à un stress d'entassement, l'individu

peut développer des comportements agressifs, défensifs ou dépressifs<sup>9</sup>. Dans la ville dont se souvient T-K, cela résulte en un bain de sang – processus qui se répètera par la suite dans notre ville Y : la ville de Pyun Hye-young devient un espace restreint où l'expression de soi est mise en difficulté et produit un stress chez le protagoniste qui se manifeste sous la forme de comportements violents.

- 10 La relation que T-K va développer avec la ville va constamment accentuer son insatisfaction et ses désirs de destruction. Dans un premier temps, la ville et T-K semblent comme s'entre-dévorer. Il ne s'agit pour lui que d'une « ville étrangère » (p. 14), et quand bien même sa mutation était présentée comme une opportunité et objet de convoitise de la part de ses collègues, il se sent en exil forcé :
- « Il avait eu beau se dire qu'une nouvelle vie lui était offerte et que tout irait mieux désormais, une vague de nostalgie l'avait envahi à l'idée de ne plus retourner dans son pays natal. Comme s'il en avait été banni. » (p. 15)
- 11 T-K n'est qu'un « fantôme, un être sans consistance ni présence » (p. 14) dans la ville. Il essuie les rejets et les déceptions, à commencer par le fait qu'il n'est pas encore en droit de commencer son travail. Son sentiment nostalgique se transforme alors en une profonde solitude. T-K est désemparé à l'idée de ne pouvoir communiquer avec personne – soit par absence de capacité (il ne parle que très peu, voire pas la langue du pays), soit par absence de moyen (il se fait subtiliser son téléphone, et avec lui, la liste de ses contacts).
- 12 Sa solitude est accentuée par une isolation physique : en plus de l'épidémie qui pousse au confinement ou à la distanciation, son quartier de résidence est excentré. Il se situe sur une île à la périphérie de la ville, gardé à distance par plusieurs longs ponts, et où par le passé d'énormes quantités de déchets ont été déversées. Les taxis refusent d'amener T-K à destination ; et ce dernier doit alors se rendre à pied à son logement. L'environnement est source de nombreuses influences sur l'individu, ou comme le dit Umberto Eco, il est « comme un système de signes permettant l'orientation »<sup>10</sup>, c'est-à-dire qu'il donne les informations nécessaires pour que l'individu sache quoi faire. C'est le but des panneaux ou enseignes. Or, la ville Y ne dispose d'aucune indication. Les rues sont « peu fréquentées, mal entretenues et mal indiquées. » (p. 13). L'environnement favorise la confusion. À plusieurs reprises, T-K ne sait pas où aller, ni comment retrouver son chemin.
- « Les gaz désinfectants inlassablement pulvérisés par les camionnettes ont pratiquement enseveli les bâtiments, si bien que toutes les rues désormais se ressemblent. De même que les sacs-poubelles et les SDF qui fourragent dedans. Bref, il est complètement perdu. » (p. 43)
- 13 La ville est à l'image de sa propre confusion intérieure – il n'a pas de souvenirs de la veille de son départ, il ne sait pas s'il a été infecté par le virus, des éléments qui jouent sur son psychisme.

## Pulsions obsessionnelles

- 14 La solitude de T-K se manifeste dans l'obsession qu'il développe avec les cabines téléphoniques et le désir de communiquer, d'entendre sa langue maternelle, ou de parler à quelqu'un qui connaisse son existence. Il semble compenser chaque « manque » de sa vie par un désir obsessionnel ou souvent violent. Il semble incapable d'atteindre ce que le psychanalyste Masud Khan appelle l'état de *jachère*<sup>11</sup>. Au sens où

Khan le définit, il s'agit d'un état non conflictuel et non pulsionnel de l'individu stable et « personnalisé », soit un individu qui développe de manière organique et sans traumatisme une forme d'intimité personnelle, une relation saine avec soi-même et son environnement. Mais c'est bien le contraire de notre protagoniste : T-K est *dépersonnalisé*, et la ville l'encourage à se laisser aller à ses pulsions obsessionnelles ou destructrices dans le but de combler ce qui lui manque.

- 15 Frustré par la perte de communication avec sa femme, il force le contact physique avec elle par le viol ; et avec cela, signe la destruction de leur couple : elle demande le divorce. Plus tard lorsqu'il apprend la perte/mort de son ex-femme, il souhaite combler le vide qu'elle laisse en se lançant dans une recherche obsessionnelle de Mol, son superviseur dans le pays C, la seule personne qui le connaisse ici. La ville plonge T-K dans un cycle infini de perte et de recherche d'équilibre par le désir compulsif, mais ce faisant T-K sombre ironiquement davantage dans la solitude. Alors qu'il développe une relation plus étroite avec la ville d'un côté, parallèlement il perd davantage son humanité et flotte dans un état de dualité constante.

## Identité et dualité

- 16 La dualité est présente à plusieurs niveaux, jusque dans le titre du roman. En plus d'une opposition de couleurs (gris contre rouge), *Cendres et rouge* représente la mort d'un côté et le sang représente d'une certaine manière la vie<sup>12</sup>.
- 17 La ville en elle-même est aussi structurée sur une dualité. Elle est construite sur deux niveaux parallèles : la surface et les souterrains – deux « sociétés » qui évoluent en parallèle l'une de l'autre. La surface, avec ses « immeubles, maisons, ponts et magasins » (p. 94), appartient aux hommes. Sous terre, avec ses « canalisations d'égouts, tuyaux et câbles de toutes sortes » (p. 94), il s'agit du domaine des rats.
- 18 Rejeté par la surface, T-K continue de chuter de plus en plus profondément – mentalement et physiquement. D'un côté, sa solitude engendre des tendances obsessionnelles et destructrices. De l'autre, depuis le saut de sa fenêtre, il vit quelques temps dans un parc semblable à une déchetterie, avant de finir par se terrer encore plus bas dans les égouts. Dès lors de son entrée dans le « domaine des rats » (p. 94), sa relation avec la ville évolue : la saleté le conforte, le dissimule des autorités. Les ordures deviennent son repère – si bien qu'il aura du mal à reconnaître son quartier nettoyé à la fin du roman. La ville étrangère est devenue ville-refuge :
- « À peine échoué sur les immondices, il comprit tout de suite qu'elles seraient sa planche de salut. (...) Il se terra dans son refuge et s'appliqua à se fondre dans la masse des détrit. » (p. 100)
- 19 Cette fois-ci, l'entassement est vécu positivement : les ordures qui limitaient son espace, ses mouvements ou son expression sont maintenant devenus le moyen de se dissimuler. Obligé de vivre dans les tréfonds de la ville-poubelle, il s'adapte et d'homme, il devient peu à peu rat – une comparaison animale qui revient à plusieurs reprises dans l'histoire.
- « T-K farfouille dans le tas de déchets que le camion vient de balancer sur les braises encore fumantes. Il se sent devenir rat. Et à force de creuser la cendre pour trouver quelque chose de récupérable, son corps finit par ressembler à celui d'un rongeur à la fourrure grise. » (p. 98)

- 20 Son incapacité à conserver un état non conflictuel et une intimité avec soi se manifeste sous la forme d'une dualité constante – entre homme et rat, mais également entre victime et agresseur. T-K a pour métier d'exterminer les rats, et ses talents de tueur sont largement vantés – c'est même ce qui lui a valu sa mutation. Mais déjà à l'époque, il voyait en lui-même une ressemblance avec les rongeurs et a développé une aversion envers eux. Alors en les tuant, il s'imaginait tuer cette part de ressemblance, une part de lui qu'il ne supportait plus :
- « Au début, il les avait en horreur parce qu'il se sentait pareil à eux. Plus tard, il s'est rassuré quelque peu en se persuadant qu'il cessait de leur ressembler dès lors qu'il les tuait. Ce sentiment de soulagement l'a poussé à en éliminer toujours davantage. » (p. 189)
- 21 Celui qu'on connaît d'abord victime de la ville se retrouve être aussi agresseur. Plusieurs fois ses pulsions violentes se manifestent : lorsqu'il viole sa femme, lorsqu'il participe au meurtre d'un SDF... Il a d'ailleurs lui-même conscience de ses tendances destructrices envers autrui, et se soucie peu d'être blessé par la même occasion. Il se confirme plus tard qu'il est l'auteur du meurtre de son ex-femme, et la scène se répète dans son esprit à la fin du roman, quand il tue une femme qui l'avait engagé comme exterminateur. Quand le corps de la femme s'écroule et que le sang lui gicle au visage, il se sent apaisé : « Comme la toute première fois, un étrange soulagement l'envahit. » (p. 179) Même soulagement que celui qu'il ressent en exterminant les rats qui lui ressemblent. Comme Masud Khan l'a écrit, « Le suicide par l'intermédiaire de l'Autre, telle pourrait être la définition de certains meurtres. »<sup>13</sup>
- 22 La crise identitaire de T-K se conclue par l'effacement progressif de son existence à travers le personnage de Mol, la personne qu'il recherche. Mol – dont le nom est basé sur le caractère chinois qui signifie *disparaître* – reste sans visage tout le long de l'œuvre. T-K communique quelques fois par téléphone avec lui avant qu'il ne devienne introuvable. Personne n'a entendu parler de lui dans son entreprise, mais ironiquement, le prénom est courant dans le pays et revient à de multiples reprises – c'est le nom d'une femme qu'il croise, puis un SDF lui propose de l'appeler comme ça. Finalement, T-K adopte lui-même le nom de Mol à la fin du roman, symbole d'une fonte de son identité dans une entité plus large, indéfinie et impersonnelle. Comme il le souhaitait, il fait partie de la masse ; mais n'en est pas heureux pour autant.

## Conclusion

- 23 La violence de T-K provient d'un éternel état de trouble, de solitude et d'insatisfaction qui l'empêche de développer une intimité avec soi et autrui. C'est la ville qui à la fois reflète et nourrit ses pulsions de destruction. Elle le rejette et le contraint jusqu'à ce qu'il sombre assez pour qu'elle le conforte dans son mal-être et qu'il se retrouve prisonnier de ses pulsions. Son désir d'appartenance ne peut que se solder par la violence.
- 24 Notons qu'il s'agit d'un cycle sans fin. Quand l'épidémie touche à sa fin, T-K ne reconnaît plus le quartier dans lequel il a vécu et se sent à nouveau étranger. Il est voué à la solitude éternelle et au malheur. Mais incapable de mettre fin à sa souffrance par la violence à soi, il tue ce qui lui est insupportable chez l'Autre. Il tue son ex-femme alors que la communication avec elle a été perdue ; la femme qui l'avait engagé dans les

dernières pages menaçait de lui faire perdre sa carrière... Face à la peur de la perte qui est ancrée en lui, sa réaction primaire a été de se laisser aller à son désir de destruction.

- 25 Un dernier élément intéressant sur sa quête identitaire et qui différencie la version française de la coréenne, est le fait que T-K n'a pas de nom dans la version originale. L'autrice se réfère à lui par des pronoms personnels tels que « il » (*geuneun* 그는, *geuga* 그가), « son » (*geuui* 그의), « lui » (*geuege* 그에 세)... Pyun Hye-young souligne dans un entretien qu'elle souhaitait ne pas donner de nom à certains personnages ou lieux pour représenter le fait qu'il pourrait s'agir de n'importe qui ou n'importe où<sup>14</sup>. La volonté de donner un nom au protagoniste dans la version française vient peut-être du fait que le lecteur français a besoin d'un repère concret pour apprécier le texte. Mais pourquoi T-K? Une hypothèse que nous nous proposons d'envisager serait que T-K soit l'abréviation de The Killer – indication à la fois de sa situation de tueur de rats, et préfiguration de sa réelle nature.

## BIBLIOGRAPHIE

Béard, George, « Neurasthenia, or Nervous Exhaustion », *The Boston Medical and Surgical Journal*, 1869, Vol. 80, n°13, pp. 217–221.

Eco, Umberto, *Le signe* (Jean-Marie Klinkenberg, trad.). Charleroi : Labor, 1988.

Fischer, Gustave-Nicolas, *Les domaines de la psychologie sociale : le champ du social*, Paris : Dunod, 1996.

Khan, Masud, *Passion, solitude et folie*. Paris : Gallimard, 1985.

Pyun Hye-young, *Cendres et rouge* (Lim Yeong-hee & Françoise Nagel, trad.). Arles : Picquier, 2012.

Verhaeren, Émile, « La ville », in *Les villes tentaculaires, précédées des Campagnes Hallucinées*. Paris : Mercure de France, 1920, pp. 9-14.

Yang Yun-eui, « Witness to Solitude: Novelist Pyun Hye-Young », *Korean Literature Now*, 2011, Vol. 12, pp. 24-27.

## NOTES

1. VERHAEREN, Émile, « La ville », in *Les villes tentaculaires, précédées des Campagnes Hallucinées*. Paris : Mercure de France, 1920, p. 14.

2. FISCHER, Gustave-Nicolas, *Les domaines de la psychologie sociale : le champ du social*. Paris : Dunod, 1996.

3. BEARD, George, « Neurasthenia, or nervous exhaustion », *The Boston Medical and Surgical Journal*, 1869, Vol. 80, n°13, pp. 217–221.

4. PYUN Hye-young, *Le Jardin* (Lim Yeong-hee & Lucie Modde, trad.). Paris : Rivages, 2019.

5. PYUN Hye-young, « La sagesse du lapin », in *Nouvelles de Corée*. Paris : Magellan & Cie, 2016, pp. 97-131.

6. PYUN Hye-young, « Aoï Garden », in *Dans l'ancre d'Aoï Garden* (Jeongmin Domissy-Lee & Julien Paolucci, trads.). Fuveau : Decrescenzo Editeurs, coll. « Microfictions », 2015, pp. 11-38.
  7. PYUN Hye-young, *Cendres et rouge* (Lim Yeong-hee & Françoise Nagel, trads.). Arles : Picquier, 2012.
  8. FISCHER, Gustave-Nicholas, *op. cit.*, p. 241.
  9. *Ibidem*, p. 243.
  10. ECO, Umberto, *Le signe* (Jean-Marie Klinkenberg, trad.). Charleroi : Labor, 1988, p. 12.
  11. KHAN, Masud, *Passion, solitude et folie*. Paris : Gallimard, 1985.
  12. YANG Yun-eui, « Witness to Solitude: Novelist Pyun Hye-Young », *Korean Literature Now*, 2011, Vol. 12, p. 26.
  13. KHAN, Masud, *Op. cit.*, p. 262.
  14. YANG Yun-eui, *op. cit.*, p. 27.
- 

## RÉSUMÉS

En psychologie sociale, environnement et processus sociaux sont étroitement liés. Tout espace a une part d'influence sur la manière dont nous concevons les relations sociales. Il n'est pas rare de voir dans la littérature sud-coréenne contemporaine des exemples de dystopie urbaine, mais s'il y a une auteure qui fait de la ville un antagoniste récurrent de son œuvre, il s'agit de Pyun Hye-young. La ville de Pyun Hye-young est sale, délabrée, cruelle, répugnante : enfermés physiquement, ses personnages sont placés dans des situations extrêmes qui mettent en avant leur peur, leur solitude, et leur impuissance. Cette ville aux allures dystopiques est donc une occasion pour Pyun Hye-young de repenser les relations sociales et la santé psychique de ses personnages, comme elle en offre l'exemple dans son premier roman, *Cendres et rouge*.

In social psychology, environment and social processes are intricately linked. Every space has a part of influence on the way we view social relationships. Urban dystopias are not a rare occurrence in South-Korean contemporary literature, but if there exists an author who makes of the city a recurring antagonist in her work, it is Pyun Hye-young. Pyun Hye-young's city is dirty, ruined, cruel and disgusting: physically confined, her characters are placed in extreme situations which highlight their fear, their loneliness and their powerlessness. This dystopia-like city becomes a way for Pyun Hye-young to rethink human relationships and the mental health of her characters, as she offers an example through her first novel, *Ashes and Red*.

## INDEX

**Mots-clés :** Dualité, folie, identité, littérature sud-coréenne contemporaine

**Keywords :** Duality, madness, identity, South-Korean contemporary literature

## AUTEUR

### LAURIE GALLI-RAGUENEAU

Diplômée d'un Master Langues, Cultures et Sociétés d'Asie en 2021, elle est actuellement doctorante en littérature contemporaine sud-coréenne à l'Université d'Aix-Marseille.

Chroniqueuse et rédactrice en chef adjointe de la revue de littérature coréenne *Keulmadang*, elle s'intéresse aux thématiques de solitude, désespoir, anxiété et autres thèmes sombres très présents dans la littérature coréenne du XXI<sup>e</sup> siècle. Sa thèse porte sur l'écriture du mal-être dans la littérature sud-coréenne des années 2000 et 2010.